

je ne dis pas que les choses extérieures n'agissent pas sur nous, mais elles agissent comme motifs rationnels, comme moyen moral de certitude. Tandis que l'acte de cette certitude suprême dont je parle nous affecte directement comme un phénomène lumineux ; je dis plus, comme un phénomène trans-lumineux, car la doctrine catholique nous paraît à nous encore plus évidente que toute autre doctrine, même naturelle, nous éprouvons pour elle ce que nous n'éprouvons pas pour toute autre doctrine. Nous sommes affectés à son sujet par une lumière supérieure à la lumière physique et métaphysique, par une lumière trans-lumineuse. En effet, s'il en était autrement, comment voulez-vous qu'il y ait proportion entre notre adhésion qui serait naturelle, rationnelle, et notre objet qui surpasse la raison ? Je puis bien, en vertu de l'évidence naturelle, admettre des existences, des phénomènes, des causes et des lois qui sont à la portée de ma raison, je puis bien entre ma lumière naturelle et des objets naturels, établir un rapport qui fait la certitude rationnelle ; mais je ne peux pas, entre une lumière naturelle, qui est mon intelligence, et un objet surhumain, établir une proportion. Or, là où il n'y a pas une proportion entre la lumière de l'intelligence et l'objet de cette lumière, il n'y a pas de certitude ; car la certitude suppose une proportion entre l'intelligence et son objet. Et il est métaphysiquement absurde de dire qu'entre une lumière rationnelle et bornée et un objet qui surpasse tellement nos forces que nous l'appelons un prodigieux mystère, qu'entre une quantité finie et une quantité infinie il s'établisse une proportion.

« Je l'atteste donc, et nous tous catholiques, nous l'attestons : nous sommes frappés par la doctrine catholique, non pas comme ténèbres, mais comme lumière ; non pas comme on le serait en entrant sous une voûte sombre, mais bien comme en entrant sous une voûte illuminée, radieuse, dans un édifice immense, sans limite, dont nous n'apercevons pas toutes les proportions dont nous ne calculons pas toutes les dimensions, mais dont l'éclat lumineux nous saisit et nous transporte hors de nous-mêmes ; et c'est ce qui fait que pour ces choses si élevées et si incompréhensibles nous avons un dévouement si grand, une certitude si absolue qu'elle exclut toute espèce de doute.

« Car c'est là le troisième caractère de cette conviction dont j'ai parlé ; elle exclut le doute. Au moment où le chrétien a la foi, le doute lui est impossible. Sans doute, on peut perdre la foi, et encore est-ce un phénomène qui s'accomplit difficilement et qui ne s'accomplit guère que dans la jeunesse ; pour l'homme de foi simple, mais éprouvée par l'âge, la foi est difficilement amissible ; mais enfin, au moment où il y a conviction illettrée trans-lumineuse, produite par la doctrine catholique, le doute est impossible ; si ce doute existait, vous l'entendriez, il vous serait manifeste, vous sentiriez le cœur du catholique et ses discours chanceler ; mais dites : sommes-nous des hommes qui faisons des efforts pour nous persuader certaines vérités au dessus du commun ? J'en appelle à vous, vous avez vu des catholiques ; sommes-nous cela ?

« D'ailleurs de quoi s'agit-il ? Nous qui croyons, nous vous attestons les phénomènes qui se passent en nous ; vous êtes les maîtres de ne pas nous croire ; vous êtes les maîtres de n'avoir pas d'oreilles, de ne pas discerner les accents de la vérité d'avec les accents du doute. Je ne veux pas et je ne peux vous contraindre, mais je vous dis : Nous n'avons pas le doute, je vous l'affirme, et nous le pouvons par notre conduite durant la vie, et à l'heure de la mort. Ah ! voyez-vous ces peuples entendant d'un côté la parole de l'Eglise qui affirme, et de l'autre votre parole qui nie, les voyez-vous chance'er ? L'enfant qui fait sa première communion a-t-il des doutes ? L'ouvrier qui trouve à faire l'aumône avec son pain quotidien, sentez-vous qu'il soit ébranlé par vos paroles de chaque jour ? Vous faites des efforts contre des enfans, contre des ouvriers, contre des barbares qui ne savent rien ; vous accumulez des livres pour pervertir leurs oreilles et leur cœur ; quel est le résultat de vos œuvres ?

« Vous êtes armé de pied en cap : chevalier de l'erreur, vous montez un cheval bien comparé et vous descendez dans la lice contre la vile plèbe de l'humanité : le peuple vous écoute-t-il ? il passe son chemin, il va à l'éternité sans vous regarder, sans vous entendre.

« Est-ce là du doute ? ou bien une certitude illettrée et trans-lumineuse ? Car enfin si c'était une certitude lumineuse seulement, ce pauvre ouvrier, cet enfant, ce barbare pourraient vous répondre, et ils ne vous répondent rien. Vous leur faites de la métaphysique, de l'histoire, de la politique, vous leur dites : « Mais c'est l'Eglise qui l'a fait serf : tu es souverain naturellement ; c'est l'Eglise qui l'a fait pauvre ; tu es riche naturellement. Ta femme, c'est l'Eglise ; ta soif, c'est l'Eglise ; ta chemise trouée, c'est l'Eglise ; ton lit délabré, c'est l'Eglise ; ta femme qui se meurt, c'est l'Eglise ; toutes tes souffrances, c'est l'Eglise, et tu ne vois pas cela ? » Si du moins vous vous adressiez à moi, ma parole peut se mesurer avec la vôtre ; mais ce peuple, que voulez-vous qu'il entende à vos arguments, que voulez-vous qu'il vous parle d'histoire et de politique ? il ne peut pas vous répondre ; mais il a une lumière divine devant laquelle la votre n'est rien, il éprouve devant vous ce que l'on sent quand on voit devant le soleil l'aveugle qui le blasphème. Nous voyons le soleil de la vérité éternelle, et vos paroles, contre lui, nous ne les entendons même pas ; elles sont comme le siffre du pâtre à côté du bruit de l'Océan.

« Il y a donc, Messieurs, une conviction illettrée produite par la doctrine catholique, une conviction trans-lumineuse, et qui exclut le doute, et par conséquent une certitude qui n'est pas rationnelle, puisqu'elle est illettrée, non fondée sur l'évidence et sur la science, certitude inamissible, comme l'autre, dans l'humanité, quoiqu'elle soit amissible dans quelques individus.

« Je sais bien, pour terminer par là, que vous nous contestez cette inamissibilité ; je sais bien que, ne trouvant rien contre elle dans notre passé, vous prophétisez contre son avenir. Messieurs, l'avenir est quelque chose de bien incertain, et quand on a tout le passé contre soi, je crains fort, à vous dire vrai, qu'on ait aussi l'avenir. Quand on a vécu dix-huit siècles, quand on a eu affaire non seulement au temps, mais à la science et à la liberté, quand la science a tant pu contre vous, et la liberté aussi, il y a démonstration que la science, que la liberté et le temps ne pourront pas davantage à l'avenir.

La péroraison de ce discours, prononcée le dernier jour de l'année, est toute de circonstance.

« En somme, nous avons vécu jusqu'à présent. Aujourd'hui même le Christ compte une année de plus ; encore quelques heures : et l'airain de l'éternité, résonnant aux oreilles des hommes, leur aura dit : Le Christ est plus vieux d'une année.

« Et cette année, comme les précédentes, vous nous avez combattus sans nous vaincre : nous respirons encore. Si, même, nous regardons un peu loin en arrière, jusqu'au commencement de ce siècle, nous aurons lieu d'admirer ce que la Providence a fait pour nous. Alors cette basilique était fermée, ces autels par terre, cette enceinte déserte, et voici qu'après quarante ans de liberté, de science et de cours du temps, ces portes sont ouvertes, ces autels debout et vous, Messieurs, vous réjouissez, par votre immense assemblée, ces vieux murs qui ont tant vu d'hommes, et qui s'étonnent de les voir plus pressés que jamais. Je prophétise donc aussi, et je vous donne ici-même, rendez-vous dans quarante ans. Votre sourire, Messieurs, m'avait dit que je n'y serai pas, et il est vrai que je suis votre aîné, et j'en remercie Dieu et le temps, puisque c'est droit d'aisance qui me permet de vous enseigner et de vous ouvrir mon cœur. Mais, enfin, vous y serez dans quarante ans ; Dieu vous donnera ce temps pour éprouver sa force et votre faiblesse. Observez donc le mouvement de la science et de la liberté humaines ; notez sur votre calendrier les attaques que nous subirons d'un bout du monde à l'autre, et cela fait, à pareil jour et à pareille heure, relisez vos notes et regardez le résultat. Donc, Messieurs, ici, dans quarante ans ! »

— Un poëte vraiment breton, M. l'abbé Le Joubioux, de Vannes, a publié récemment dans la *Revue de l'Armorique* un cantique populaire dont nous offrons la traduction à nos lecteurs. Quelque dépourvue des grâces de la langue originale cette pièce a encore assez de mérite et de poésie pour être goûtée. On a le cœur ému en songeant que des paysans éloignés de ce que nous appelons la civilisation, et dont la plupart ne savent même pas le français, égayer leurs laborieuses journées par des chants rompus de pensées si nobles, si consolantes et si hautes, tandis qu'un sein de Paris le peuple, et souvent la classe supérieure, répète d'infâmes et stupides refrains qu'aucun voix honnête ne peut redire ni caractériser. Que l'on compare les pieux villageois de Bretagne faisant retentir de ces mâles et doux accents leur chaudière entumée avec ces sottes blasfardes qui serrent tous les soirs des théâtres en fredonnant quelque vaudeville ordurier, et que l'on nous dise où est la dignité humaine, où est la civilisation véritable, où est l'homme !

#### LE SAINT NOM DE JÉSUS.

Je puis dire aussi, après un prophète : Je suis las de ce monde ; j'aimerais mourir ! Les fruits de la vie me semblent amers ! Il me serait doux de quitter ce pays ! Le lien de la vie m'enchaîne à la terre. Pourquoi porter plus longtemps mon pénible fardeau ? De tous côtés, rien que des douleurs ! Mais jomégare : ma joie, mon soutien, c'est le nom de mon Jésus !

L'été, la terre, durcie par la chaleur, n'a pas de force pour nourrir le blé ; vous voyez les fleurs et les arbustes ployer leur tête ; la soif va les faire mourir ! Mais s'il descend du ciel une goutte, toute chose reprend la vie sous la pluie fécondante. Mon âme ployant sous son fardeau, se relève aussitôt qu'elle entend prononcer le nom de mon Jésus.

Au mois de mai et de juin, au mois de janvier, tout ce qui est semé dans le deuil ; la neige enveloppe la terre comme d'un linceul ; on n'entend plus rien que le cri du corbeau ! Avec le soleil, le mois de mars réveille la nature : la terre est verte ; les arbres se couvrent de fleurs ! Ma pauvre âme affligée se réveille lorsqu'elle entend prononcer le nom de mon Jésus !

Un chant est doux à mes oreilles ; le rayon qui répand le miel en ma bouche est bon ; le murmure d'un ruisseau est pour moi plein de charmes ; lorsque j'ai soif, le fruit me paraît placé si haut ! Bien plus haut, il est une chose plus douce et plus excellente que toutes les choses de ce monde misérable : mon père ne prononce son nom qu'à genoux, c'est le nom de mon Sauveur, le saint nom de mon Jésus !

Comme tous les hommes, j'ai connu aussi beaucoup de peines et quelque rare bonheur ! Hélas ! mes chers amis, dans ce monde, une vie est faite avec des jours sombres et quelques jours clairs. Le nom de mon Jésus a répandu plus de sérénité sur mes jours de douleurs ; il a rendu ma vie heureuse. Ce nom a rendu beaucoup plus légers mes jours pesants, mes jours remplis d'angoisses.

Je ne chercherai pas à raconter le bonheur que mon cœur a goûté dans la monde ; je ne pourrais dire dans quel océan de tristesse mon âme a été noyée. Mais je dirai que je n'ai jamais éprouvé de plaisir comparable à celui de recevoir Jésus. Oui, dans les maux que j'ai eu à endurer, en l'invoquant, je me sentais plein de force.

Lorsque sonnera l'heure (heure fortunée, ah ! que tu es tardive !) d'aller au ciel et de quitter la terre ; mes chers amis, répétez-moi le nom de Jésus ; je serai sourd à tous les autres noms ! Dans mes maux défailantes, je vous